

Jean-François CARAËS

La Croisade Des Abbeses

Tome II

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jean-François CARAËS 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

AVERTISSEMENT

Difficile de démêler le vrai du faux dans vos livres, me rapportent certains lecteurs. Je leur propose plutôt de tenter de dissocier le vrai de l'imaginaire car celui-ci n'est pas toujours faux.

Ce roman, avec ses références, parfois fantaisistes, à des faits, des lieux, des personnages historiques ou actuels, est imaginaire.

Tome II

Le Nid de Guêpes

Époque contemporaine

MAI 2013

Les événements dramatiques de l'an dernier sont loin. Le mois de juin approche et le projet de l'année scolaire 2012-2013 axé sur le cinéma d'animation, la sculpture sur tuffeau et en métal, porté par le service d'animation des Séjours Culturels de Fontevraud s'avère être une réussite.

Ingrid Loiseau, la chef de service a organisé matériellement l'accueil des jeunes, puis affiné, avec eux, les scénarios élaborés en classe avec les enseignants. Manuel Moreau s'est chargé de les mettre en scène et de réaliser les films avec les enfants. Dans l'atelier de Jeff Laouénan, ils ont confectionné de petits objets, en tôle fine, sur le thème médiéval : heaumes, boucliers, petites reproductions d'épées, menues girouettes à tête de dragon ainsi que de délicates tours de pierre. Lors de ses montages, Manuel a utilisé ces éléments autant pour les décors que dans les scènes d'action.

Cette proposition a fait merveille et remporté l'adhésion des élèves et des professeurs, à tel point que les réservations pour les Séjours Culturels affluent et sont à ce jour, programmées pour deux ans.

Alors que Jeff Laouénan pense déjà à ses vacances d'été, un fait d'apparence banale va troubler la tranquillité de ses voisins et, dans le même temps, perturber les quelques semaines d'un repos bien mérité qu'il envisage pour le mois de juillet.

LUNDI 10 JUIN 2013

Agathe et Jeff Laouénan vivent dans leur propriété située sur la commune des Rosiers-sur-Loire. Leur terrain, le long duquel coule un ruisseau, est arboré et agrémenté de sculptures en métal, polyester et végétation, œuvres de Jeff. Justement, alors qu'il est occupé à peindre un dragon, une de ses réalisations monumentales, il remarque l'attitude curieuse de Fernand, son voisin. Celui-ci, sa crinière blanche en bataille, s'agite, va et vient sur la route, de l'autre côté du petit cours d'eau. Il parle seul avec force gestes. Intrigué, Jeff s'approche et le hèle :

—Fernand ! que se passe-t-il ? Que faites-vous là au bord de la route ?

Fernand arrête net son monologue et s'écrie :

—**C'est à cause des guêpes, il y a un nid énorme sous les tôles !**

—Il y en a tant que ça ?

—**Oui ! Une quantité incroyable, j'attends les pompiers.**

—Avez-vous besoin d'un coup de main ?

C'est à ce moment que la camionnette tant espérée se présente au bout de la route. Ignorant la proposition de Jeff, Fernand interrompt leur échange pour remonter prestement dans sa cour en braillant :

—**Tiens ! Les v'là justement.**

« *Énervé comme il est..., pense Jeff, c'est sûr, ça va causer fort dans la cour...* »

*

C'est une caractéristique de leurs voisins qui les a surpris, Agathe et lui, dès leur arrive ici, il y a vingt-cinq ans. D'importants éclats de voix leur parvenaient par-delà le ruisseau et ils s'inquiétaient au début de ce qu'ils prenaient pour des disputes ou des invectives. En fin de compte, il s'agissait, tout simplement, du mode ordinaire de Fernand et de son épouse, Eugénie, de se parler.

*

Parvenu essoufflé devant la porte de sa maison, Fernand regarde, avec reconnaissance, le véhicule des pompiers gravir le raidillon menant à la cour de sa ferme, puis manœuvrer pour stationner au milieu des poules qui s'égaillent de tous côtés. Deux hommes en descendent, il va vers eux en les accueillant chaleureusement de sa voix de stentor :

—**Salut les gars, d'puis l'temps ! J'vous attendais avec impatience.**

—Bonjour M'sieur Dugué ! Il parait que vous êtes envahis de guêpes ?

—**Une infestation, j'ai mis des bouteilles remplies d'eau sucrée pour les piéger, j'en prends des centaines tous les jours et il y en a toujours autant. Mais elles vont bien attendre cinq minutes, venez d'abord jusqu'à la maison boire un coup.**

Eugénie, s'active auprès de son fourneau. Peu habituée à « voisiner », elle vit recluse et parle peu, aussi lance-t-elle son bonjour froid coutumier aux deux arrivants qu'elle ne connaît pas. Elle s'empresse de disposer trois verres sur la table puis retourne à ses casseroles tandis que Fernand revient du cellier attendant, une bouteille à la main. Debout, les trois hommes trinquent, parlent du temps, des moissons, du maïs qui pousse

bien malgré le froid du mois dernier et, pour finir, de ces fichues guêpes. Le maître des lieux commente de sa forte voix :

—**C'est venu tout doucement. Au début, on en voyait de temps en temps sortir de dessous les tôles de l'appentis. Hier, sans faire attention, j'ai donné un coup de fourche sur le bord du toit et elles sont sorties par centaines. J'ai dû me réfugier dans la maison.**

—Lorsqu'elles se sentent agressées, elles sont d'autant plus réactives quand la température est élevée ou que le temps est à l'orage. Vous avez bien fait de nous appeler.

—Si vous nous conduisiez à ce fameux nid, ajoute le deuxième visiteur en posant son verre.

Fernand les entraîne jusqu'à une bâtisse au bout de la cour :

—**Tenez, c'est là !**

Devant eux, se dresse un petit bâtiment de tuffeau. Sous le rebord du toit, les guêpes vont et viennent en un ballet incessant. Les deux hommes pénètrent à l'intérieur de la dépendance et découvrent un râtelier encombré d'un bric-à-brac d'objets à l'usage incertain, une antique auge en bois scellée au mur, de même que quatre anneaux. Ils sont dans une ancienne étable. Un des hommes désigne le plafond constitué de planches de bois vermoulues.

—Peut-on accéder au faux grenier par ici ? Y a-t-il une trappe ?

—**Non ! De toute façon, il n'y a pas grand espace au-dessus.**

—Il va falloir défaire le toit. On va vous demander de rentrer chez vous.

Une fois dans la maison, Fernand se plante devant la porte vitrée. Délaissant sa cuisine et silencieuse selon son habitude, Eugénie se place près de lui. Ils regardent avec curiosité les deux hommes enfileur leur combinaison de protection, dresser deux échelles puis, rendus à pied d'œuvre, commencer à lever les tôles. Ils sont aussitôt entourés d'une myriade d'insectes qui se collent à leurs tenues, à tel point qu'elles disparaissent, recouvertes par les vibrantes attaques. Deux plaques sont arrachées et jetées au pied du mur... Chose curieuse, perchés là-haut, ils restent immobiles alors que l'agression des guêpes s'intensifie.

—**Qu'est-ce qu'ils attendent ?** grogne Fernand.

Les deux pompiers redescendent sur le sol, se concertent puis l'un prélève le matériel dans le véhicule puis commence à pulvériser l'insecticide tandis que l'autre s'éloigne. À grands coups de revers de mains, ce dernier se débarrasse des bestioles agglutinées sur lui en se dirigeant vers la route. Là, débarrassé pour une grande part des insectes,

le portable vissé à l'oreille, il parle avec véhémence, le regard tourné vers la maison. Fernand et Eugénie échangent un regard d'incompréhension.

—**Qu'est-ce qui se passe, pourquoi téléphone-t-il ?** Bougonne Fernand.

Le produit est efficace et l'ardeur des guêpes tombe rapidement. Voulant en avoir le cœur net, il tente une sortie malgré le danger persistant. Les deux sauveteurs, protégés par leurs tenues, le refoulent d'un geste de la main.

Le temps passe. Cela fait une bonne demi-heure que le traitement du nid est terminé. Tout risque de piqûre semble écart. Pourtant, les deux personnages restent là, harnachés devant l'appentis, parlant entre eux avec animation tout en continuant de jeter des regards en direction de la maison. Soudain, un véhicule de la gendarmerie, avec à son bord un fonctionnaire, fait irruption dans la cour, bientôt suivi d'une voiture de laquelle descend un civil, imposant par sa taille et son maintien. Les deux arrivants se saluent alors que les pompiers s'empressent de les accueillir. Fernand n'entend pas ce qu'ils disent, ils font des gestes en désignant le toit éventré et la porte vitrée derrière laquelle lui-même et son épouse patientent toujours. Les arrivants s'approchent de l'ancienne étable, gravissent les échelles, se penchent et observent l'intérieur du grenier, ils restent un moment perchés, discutent, l'air préoccupé, puis redescendent. Le gendarme interroge les deux pompiers tandis que l'impressionnant personnage sort son portable et téléphone, tout en s'approchant de la maison. Fernand ouvre la porte assez tôt pour entendre la fin de la conversation :

—... OK... Je vous attends ici !

—Monsieur et Madame Dugué ? Questionne l'homme.

—**Oui ! Présentement.**

—Je suis le commissaire Farniet, puis-je entrer ?

Fernand s'efface pour laisser passer le visiteur qui, tout en jetant un regard circulaire, pénètre dans un séjour de taille imposante faisant office de cuisine, salle à manger et lieu de vie. Le confort y est rudimentaire et un mobilier disparate meuble la pièce : quelques chaises de facture récente, une grande table ronde ancienne « garée » devant une antique cheminée, une cuisinière à bois antédiluvienne, une gazinière, un buffet des années quarante et une armoire Louis XV bancale, identifiable à sa corniche et à son unique pied sculpté en escargot. À cela, il faut ajouter quelques éléments du modernisme : un imposant réfrigérateur dernier cri, un téléviseur et un téléphone perché sur une tablette.

Le maître des lieux dévisage son interlocuteur et lui lance :

—**Un commissaire ? Un commissaire pour un nid de guêpes ?**

—Oui ! Un commissaire pour un cadavre.

Fernand et Eugénie se regardent... Ils sont méfiants, qu'est-ce que cette histoire de cadavre vient faire avec leur nid de guêpes.

—**Un cadavre de quoi ?** dit Fernand, une moue incrédule au bord des lèvres.

Farniet ignore la question. Coutumier du fait, il déstabilise ainsi ses « clients », à seule fin de les rendre plus loquaces.

—Quel âge avez-vous Monsieur Dugué ?

—**Soixante-seize ans et ma femme aussi, nous nous sommes mariés en 1958.**

—Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

—**Cette ferme me vient de mon père, il a disparu pendant la guerre en 1942. C'est ma mère qui m'a élevé ensuite, je n'ai pas de frère et sœur. Après notre mariage, nous nous sommes installés ici, auprès de ma mère malade. Elle est décédée en 1961.**

—Vous avez donc toujours vécu ici sans interruption ?

—**Oui ! Car j'ai été exempté du service militaire au titre de soutien de famille puisque ma mère était malade comme je viens de vous le dire. Fallait bien faire marcher la ferme.**

Puis s'emportant, il « expectore » plutôt qu'il ne parle :

—**Mais allez-vous nous dire ce qui se passe en fin de compte !**

Pas plus impressionné que ça, Farniet, d'un geste, entraîne Fernand dehors pour rejoindre l'adjudant alors que les pompiers repartent. Au moment où ils atteignent la mansarde, un véhicule déboule dans la cour et s'immobilise brusquement dans un nuage de poussière. Farniet s'avance et serre la main de l'arrivant :

—Docteur Martin bonjour, vous n'avez pas mis de temps à arriver jusqu'ici.

—Bonjour commissaire ! mon adjudant ! Monsieur ! vous savez mes patients ont le temps, aussi m'accordent-ils le loisir de quelques escapades. Qu'avez-vous aujourd'hui à proposer au légiste que je suis ?

Farniet sourit. Il apprécie l'humour de ce médecin et son calme, quelle que soit la situation. Il fait les présentations et entraîne les trois hommes. À la demande du commissaire, Fernand prend deux « bouts d'échelle » dans son appentis et les dresse le long du mur, puis Farniet, de la main, invite le médecin et Fernand à en gravir les échelons. Lorsqu'il

contemple l'intérieur du faux grenier, Fernand ne peut retenir un juron. Ce qu'il contemple est proprement incroyable.

La dépouille d'une personne est étendue là... Il s'agit d'un homme, s'il en juge d'après ses vêtements. Son squelette est étalé de tout son long, rangé près de la panne sablière de la vieille charpente. Fernand se sent mal. Il réalise que les alvéoles du nid de guêpes s'étagent sous le sternum et occupent toute la cage thoracique du défunt recouverte de tissus. Le crâne émerge d'un monceau de corselets noirs et jaunes et des milliers de cadavres d'insectes dissimulent, en partie, le reste des ossements. Le cœur au bord des lèvres, Fernand redescend et retourne précipitamment dans la maison annoncer la découverte à Eugénie. Aussitôt, le ton monte dans la maison.

—**Puisque j'te l'dis !**

—**C'est quand même pas ordinaire ! C'est qui qu'est là, alors ?**

—**J'en sais rien !**

—**Comment ça, t'en sais rien ! c'est quand même la ferme de tes parents.**

—**Tu m'énerves !**

Fernand sort en claquant la porte et s'en va faire un tour au jardin pour se calmer.

Farniet et le gendarme échangent un regard amusé.

—Bonjour l'ambiance, constate l'adjudant.

Farniet hoche la tête :

—En effet, ça ne doit pas être triste ici tous les jours... Il y a du mouvement.

Ils lèvent les yeux et attendent les premières observations du légiste. Celui-ci, du haut de son échelle, muni d'un appareil photo, « mitraille » les restes du pauvre homme. Le médecin, plutôt à l'aise, repousse alors délicatement les guêpes du bout de son gant de latex. Pour finir, il dégage les ossements, ensevelis sous la myriade d'insectes, à l'aide d'un aspirateur portatif. Devant les restes du malheureux, ainsi pratiquement mis à nu, il constate :

—Notre homme a un trou au milieu du front. Ses lambeaux de vêtements laissent à penser qu'il s'agit d'un uniforme... noir sans doute.

Près du corps, il remarque les restes d'une casquette ou d'un képi... Un baudrier gît au milieu de quelques guêpes et des os du malheureux. Délicatement, l'homme de l'art dégage un étui dont le rabat entrouvert permet de vérifier qu'il a été vidé de son arme.

—C'est un homme, tué par balle et placé ici il y a au moins une bonne quarantaine d'années, à première vue, mais ça reste à déterminer. Apparemment, il n'a pas subi d'autres traumatismes, je veux parler de fractures bien entendu. Il doit s'agir d'un militaire, et puis, voici les insignes de son grade, je dirais...

Il se tourne alors vers le gendarme :

—C'est un confrère mon adjudant... Toutes mes condoléances.

Puis s'adressant à Farniet, qui ne peut s'empêcher de réprimer un sourire :

—Ah ! Tenez commissaire ! Cette sacoche contient sans doute des informations qui ne manqueront pas de vous intéresser... Messieurs, voilà mes premières constatations.

—Merci ! Prenez toutes les dispositions pour enlever les restes de ce malheureux, je vous verrai plus tard.

—Commissaire, intervient le gendarme, je vous laisse prendre les choses en main. Comme vous pouvez vous en rendre compte, c'est plus votre affaire que la mienne.

—OK ! On reste en contact, à bientôt Mon adjudant.

Farniet, avant de repartir, passe saluer Fernand et Eugénie. Calmés, silencieux, tous deux sont attablés, le visage inquiet.

—Le médecin légiste reste là en attendant la venue du personnel de son service pour emporter les ossements. Je reviendrai demain, au revoir.

Tandis que Farniet s'éloigne, la dispute reprend. Les éclats emplissent la cour, malgré la porte fermée. Eugénie attaque :

—**Alors, c'est quoi cette histoire de cadavre ?**

—**J'te dis, je n'en sais rien**, éructe Fernand.

Eugénie insiste, le verbe haut :

—**Tu dois ben l'savoir, t'as toujours habité là.**

—**J'suis pas au courant.**

Elle insiste :

—**Ton père alors ?**

Fernand se met à crier :

—**Tu m'agaces avec tes questions !**

Il sort à nouveau en claquant la porte tandis que Farniet quitte les lieux. Un moment plus tard, un fourgon surgit dans la cour avec, à son bord, les deux assistants du légiste. Ils descendent du véhicule et s'affairent, avec le médecin, autour de l'appentis. Fernand s'approche en maugréant puis, silencieux, observe la scène. Un brancard est approché et le faux grenier est débarrassé de son sinistre dépôt. Un à un, les restes de

la dépouille sont placés dans une housse en plastique. Chaque objet, dûment répertorié, est rangé dans un caisson. Après un dernier salut, le docteur Martin, suivi de son équipe, emporte son nouveau client à l'institut médico-légal.

Fernand se retrouve seul au milieu de ses poules venues reprendre possession de leur territoire. Tout en pestant contre les guêpes, les commissaires et les cadavres qui vont avec, il s'emploie alors à réparer son toit.

Jeff a suivi de loin toute l'agitation : les cris de Fernand, les portes claquées, le ballet des voitures et le va-et-vient de tout un tas de gens... Aussi, en fin d'après-midi, par curiosité vient-il déranger son voisin dans son occupation car, tout à l'heure, parmi les visiteurs, il lui a semblé reconnaître la silhouette imposante d'une personne qui ne lui est pas inconnue. La venue de Jeff n'est pas pour déplaire à Fernand, aussi s'exclame-t-il :

—Quel bazar ! Allez ! Viens boire un p'tit coup à la maison, que je t'explique toute l'histoire...

Pour Fernand, toute visite est prétexte à déboucher une bouteille. Il est redoutable dans sa façon de vous faire boire. Sous le regard réprobateur d'Eugénie, il s'applique à remplir les verres posés sur la table au fur et à mesure qu'ils se vident et ce, jusqu'à la dernière goutte de la bouteille. Mais Jeff connaît les manières de l'hôte des lieux et se garde bien de reposer le sien.

MARDI 11 JUIN 2013

Le lendemain matin, dès huit heures, une voiture fait irruption au milieu des poules qui s'égaillent. Tout juste habillé, la chemise à moitié rentrée dans le pantalon, la tignasse hirsute, la joue râpeuse et l'œil torve, Fernand se présente sur le pas de sa porte. Le commissaire Farniet est là, frais, dispos, rasé de près et souriant :

—Bonjour. J'ai besoin de renseignements supplémentaires.

Fernand grogne. En forme d'invite, il laisse la porte ouverte et revient vers la table. Farniet le suit :

—Bonjour Madame Dugué.

—Bonjour.

Elle se déplace, serre la main du commissaire, dispose deux tasses sur la table, approche la boîte à sucre et des petites cuillères puis, tournant le dos, elle revient à sa cuisine.

Eugénie est une personne très agréable, à la voix « haut placée » à l'instar de Fernand. Peu démonstrative, elle est toujours prête à rendre service. Elle cache sa timidité sous une apparence un peu sauvage et sa cuisine tient une part importante dans sa vie. C'est son refuge lorsqu'un inconnu vient en visite. Elle s'y active, remuant sans cesse plats et faitouts sur son gaz au beau temps ou fourgonnant dans sa cuisinière l'hiver pour chauffer la soupe. Les mains toujours occupées, elle va et vient dans la maison avec énergie, faisant claquer portes de placards ou tinter la vaisselle, tandis que Fernand monopolise la conversation. Mais là... Fernand n'est pas encore tout à fait réveillé. Tandis qu'Eugénie sert le café brûlant, il s'assoit à la table, dos à la cheminée, tout en désignant une chaise à Farniet. Ce dernier tire un siège jusqu'à la grande table ronde et s'installe. Sans un mot, lentement, ils vident leur tasse. Seuls, comme une forme de contestation, des bruits de casseroles manipulées avec vigueur peuplent le silence.

Fernand retire une bouteille de dessous la table, arrache le bouchon avec les dents et remplit d'autorité les deux tasses à moitié, en précisant :

—**C'est de la poire.**

Farniet espère bien tirer profit en sacrifiant à ce rituel d'un autre âge et avale le breuvage. Fernand, toujours muet, se sert une autre rasade, son invité « r'cope¹ » aussi, bien que cette « eau-de-feu » lui brûle la gorge et l'estomac. Fernand, ragaillardé par le traitement et, devant les yeux effarés de Farniet, va chercher une bouteille de blanc, pose deux godets sur la table, les remplit puis, tout à fait réveillé cette fois, se décide :

—**Alors ! Que puis-je faire pour vous Monsieur le commissaire ?**

—Le décès de la personne retrouvée dans votre apprentis remonte à l'année 1943.

—**C'est l'année où mon père a disparu...**

Il fronce les sourcils, hésite, puis demande :

—**Vous croyez qu'il s'agit de lui ?**

—Non ! C'est un gendarme... un adjudant.

D'un coup, le bruit de casseroles cesse. Eugénie, concentrée, les mains figées sur ses ustensiles, suit la conversation.

Farniet continue :

—Cet homme portait un uniforme complet. Le numéro tatoué sur son baudrier va nous permettre de l'identifier. Des recherches sont actuellement entreprises dans les archives. Ce qui est le plus intéressant, c'est une sacoche qu'il avait près de lui. Elle contient un ordre de

¹ Reprend.

réquisition pour le STO² avec une liste de trente noms parmi lesquels on trouve un certain Jean-Bernard Dugué.

—**C’était mon père.**

—Quel âge avait-il au moment de sa disparition ?

—**Euh... attendez... c’est ben simple... ma mère est morte en 1958, mon père était trois ans plus vieux qu’elle et il a disparu l’année de la grande tempête... il avait vingt-sept ans.**

—**Vingt-cinq, intervient Eugénie avec véhémence, car on s’est marié en 1958 et ta mère est morte en 61 et non pas l’inverse.**

Farniet ouvre de grands yeux et sourit. La logique cabalistique des Dugué est pour le moins curieuse et ne manque pas d’intérêt. Fernand regarde Eugénie puis, le front soudain barré d’une ride, se tournant vers Farniet, s’inquiète :

—**Et vous pensez que mon père aurait...**

N’osant formuler les mots, il laisse sa phrase en suspens.

—Je n’en sais rien, reprend Farniet, mais on peut supposer que, refusant d’aller en Allemagne, il ait assassiné le gendarme venu lui porter la réquisition, caché le corps où nous l’avons trouvé, puis se soit enfui sans vous prévenir, votre mère et vous, afin de ne pas vous mettre en danger. Comme il n’est pas revenu, il est logique d’envisager qu’il a rejoint la résistance et qu’il est mort en combattant.

—**Mon père serait donc un assassin...**

Il baisse les yeux, le regard fixe, se pénétrant lentement de cette éventuelle réalité. Puis, au bout d’un temps, raconte :

—**Un jour, c’était pendant la guerre, mes parents m’ont envoyé passer une journée chez une tante à La Ménittré. Je m’en rappelle car c’est la seule fois où ça s’est produit... Quand je suis revenu, mon père n’était plus là et ma mère s’est mise naturellement au travail de la ferme. Lorsque je lui ai demandé où était mon père, elle n’a jamais voulu me répondre. Je me souviens, elle m’a seulement dit : « *tu n’as pas à le savoir, tu dois m’épauler aux travaux des champs, en attendant le retour de ton père* ». Réflexion faite, je suis sûr qu’elle était au courant, mais elle n’a jamais rien voulu me dire, même à la fin de la guerre. Elle l’a longtemps attendu et deux ans après la libération, elle m’a seulement dit : « *Ton père est mort* ».**

— On peut en effet penser que vos parents étaient complices dans l’assassinat de l’adjudant de gendarmerie. Car le placer où il était n’a pas dû être aisé. Il a fallu défaire le plafond, monter le corps, reclouer les

² Service du Travail Obligatoire en Allemagne durant la guerre 1939/1945.